MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

BULLETIN
DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 70 (1971), p. 173-189

Maurice Martin

Abou Darag, dans la montagne de St Antoine.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

ABOU DARAG DANS LA MONTAGNE DE ST. ANTOINE

Maurice MARTIN

Présenter le dossier des connaissances sur un site monastique du désert d'Egypte, encore controversé et mystérieux, permet non seulement de mieux l'éclairer par l'apport convergent des renseignements, mais aussi peut aider à préciser des questions de méthode pour ce genre d'études.

I. — ENQUÊTE.

Abou Darag — puits et ruines au débouché d'un wadi du même nom, à 68 klms au sud de Suez sur la côte occidentale du golfe — demeurait, jusqu'à l'établissement de la route moderne, tout à fait à l'écart et difficile d'accès [1]. Aussi, bien que signalé depuis longtemps, s'en est-on peu occupé. Il apparaît, semble-t-il pour la première fois, sur une « carte des Déserts de la Basse Thébaïde » dressée par Sicard en 1717, avec la mention « ruines du monastère el Daragi ou de St. Jean Climaque », et réapparaît dans diverses cartes anciennes de la région pour désigner soit les ruines, soit un cap et même tout ou partie du massif montagneux des Galalas du Nord [2]. On reviendra sur cette dénomination. Sicard mentionne

[1] R. Fourteau, *Voyage dans la partie septentrionale du désert arabique*, BSKG, V, 517 sq. Le passage le long du cordon littoral était alors interrompu par deux falaises des derniers contreforts des Galalas du Nord à pic sur la mer, l'un au nord et l'autre au sud d'Abou Darag. On ne pouvait les franchir que par un sentier très difficile au-dessus de la falaise, ou en se mettant à l'eau, ce qui, avec des chameaux, se révélait tout aussi dangereux. Ces passages sont nommés en arabe « la glissade ». Marmont, *Voyage du maréchal Duc de Raguse*, IV, p. 194, raconte en détail la traversée d'un de ces passages.

[2] Voir A.L. Fontaine, *Monographie cartographique de l'Isthme de Suez, de la péninsule du Sinaï et du nord de la chaîne arabique*, Le Caire 1955. Les premières cartes nomment l'endroit « el Daragi » : Sicard (p. 70-73), de Vaugondy (p. 73-78), d'Anville (p. 73-78). Dans les suivantes on le nomme Abou Darag, et ce n'est qu'un nom sur la côte, cap ou

BIFAO 70 (1971), p. 173-189 Maurice Martin
Abou Darag, dans la montagne de St Antoine.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

el Daragi par ouï-dire, il n'est pas allé à Abou Darag [1]. En effet, jusqu'à l'exploration systématique de l'Egypte au XIX[e] siècle, voyageurs ou pèlerins atteignaient la mer Rouge dans cette région soit plus au nord, à Suez sur le chemin du Sinaï, soit plus au sud, par le wadi Araba en se rendant de St. Antoine à St. Paul.

G. Wilkinson est le premier qui s'y soit intéressé sur place [2]. Cependant il n'a rien publié sur Abou Darag [3], mais, d'après ses notes manuscrites, il ne fait aucun doute pour lui qu'il y ait eu là les ruines d'un couvent chrétien : il a repéré, outre les restes probables d'une église, légèrement à l'écart du couvent, dont le plan pourrait remonter au V[e] siècle, une inscription copte très fragmentaire, sur un rocher également en dehors des ruines. Par contre, lorsqu'il publiera *Modern Egypt and Thebes*, il ne fera qu'une allusion à des « inscriptions sinaïtiques » dans la région, et ce sont elles qui vont retenir l'attention fixée sur le site [4].

Ce sont en effet les traces des caravanes nabatéennes qui vont ramener les archéologues à Abou Darag. Cependant, en 1900, le géologue et naturaliste Fourteau

mont : Camairan (p. 80), Niebuhr (p. 81), de la Rochette (p. 82) et Rosili (p. 84). Au groupe des 3 premières on pourrait encore ajouter Bonne (cf. H. Munier, t. II de la *Bibliographie Géographique de l'Egypte*, n° 2467 bis).

[1] M. Martin, *Les ermitages d'Abû Darag*, dans *Bulletin de la Société d'Archéologie Copte*, XVIII, 1966, p. 140. Si je vais citer parfois cet article, ce sera plutôt pour le critiquer.

[2] Burton, en recherche géologique, y a sans doute passé avant lui et laissé son nom : cf. Fourteau, *l.c.*, p. 533, et Bonola, *Sommaire historique des travaux géographiques exécutés en Egypte sous la dynastie de Mohamed Aly*, Le Caire 1899, p. 11. Les notes manuscrites de Burton sont utilisées par Meredith, *The roman remains in the Eastern Desert*, dans *Journal of Egyptian Archeology*, XXXVIII, 1952, p. 94 sq.

[3] G. Wilkinson mentionne Abou Darag en 1823, comme point de repère géographique, mais il n'y est pas encore passé car son itinéraire part de Beni Souef vers la mer Rouge par le Wadi Araba, puis de Za'afaran vers le sud : cf. *Notes on the part of the Eastern Desert of Upper Egypt, Journey in the Eastern Desert*, dans *Journal of the Royal Geographical Society*, II, 1832, p. 31. D'un voyage ultérieur le journal est perdu et il faudra attendre 1953 pour que les notes manuscrites en soient utilisées : cf. Littman, *Nabatean inscriptions from Egypt*, dans *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, XV, 1953, pp. 1-28.

[4] *Modern Egypt and Thebes*, 1843, t. II, p. 405. La plupart du temps, archéologues ou voyageurs rencontrent par hasard l'Egypte chrétienne mêlée à des monuments pharaoniques, grecs, romains, ou autres, qui sont pour eux le véritable objet de leur recherche. De là, pour qui s'intéresse à la progressive découverte de l'Egypte chrétienne antique, la masse de documents « étrangers » à inventorier et la difficulté de constituer une bibliographie.

BIFAO 70 (1971), p. 173-189 Maurice Martin
Abou Darag, dans la montagne de St Antoine.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

avait promis à G. Maspero de voir si les ruines du dêr présentaient quelque intérêt pour les égyptologues, et il y passe 24 heures, abandonne vite les sondages après avoir cherché en vain la place de l'échelle de St. Jean Climaque, mais laisse une bonne description du site à cette époque [1]. On lui avait bien signalé, au départ de Suez, des rochers avec inscriptions, mais il ne les retrouve pas. Ses successeurs s'y appliqueront [2].

Si l'on résume l'état des opinions sur Abou Darag au moment où les membres de la Société d'Etudes Historiques et Géographiques de l'Isthme de Suez vont reprendre, dossiers de leurs prédécesseurs en main, l'exploration systématique de toute cette région, seul Scaife tient que le site ne comprend que les ruines d'une station militaire, romaine ou peut-être même ptolémaïque [3]. Les autres, suivant en cela Wilkinson, superposent ou juxtaposent à cette station militaire « un antique monastère copte, vraisemblablement » [4] ou même « indubitablement un grand monastère » [5].

Dès sa fondation, la Société d'Etudes de l'Isthme de Suez a inscrit Abou Darag à son programme de sites anciens à explorer [6]; mais elle recherche d'abord les traces de vie monastique à plus grande proximité de St. Antoine, dans le wadi Araba et ses affluents [7]. Puis A.L. Fontaine consacre un assez long article aux

[1] *L.c.*, pp. 531-534.

[2] Cf. Giron, *Adversaria semitica. Graffiti « sinaïtiques » d'Egypte*, dans *Annales du Service des Antiquités*, XXXIX, 1939, pp. 343-351 et Littman, *l.c.*, qui donnent une bibliographie. Y ajouter J. Jomier, *Les graffiti « sinaïtiques » du wadi Abou Darag*, dans *Revue Biblique*, LXI, 1954, pp. 419-424 et *Bulletin de la Société d'Etudes Historiques et Géographiques de l'Isthme de Suez*, IV, 1951, pp. 171-175.

[3] C.H.O. Scaife, *Further notes on Myos Hormos and Tadnos and some ruins at Abou Darag*, dans *Bulletin of the Faculty of Arts of the University of Egypt*, IV, 1936, pp. 63-64. Ses notes manuscrites sont utilisées par Meredith, *l.c.*

[4] Meredith, *l.c.*, p. 106 « Abu Darag . . . seems to be an early christian monastery on the site of a roman station ».

[5] E. Littman, *l.c.*, p. 27 « The ruins near Abu Darag undoubtly once contained a large monastery and fragmentary Christian texts on the rock behind the ancient walls (given only by Wilkinson in the same notes as his Nabatean graffiti) confirm this ».

[6] A.L. Fontaine, *Régions et sites intéressant la Société d'Etudes Historiques et Géographiques de l'Isthme de Suez*, *BSEHGIS*, I, 1947, p. 32.

[7] Une petite laure à Aïn Barda, un ermitage dans le wadi Nafteh, deux dans le wadi Hanneba et un autre à bir Bikheit. Bibliographie : A.L. Fontaine, *Explorations dans l'ouadi Arabah, Aïn Barda, ses vestiges d'habitats anciens*, *BSEHGIS*, V, 1953, pp. 159 sq.;

BIFAO 70 (1971), p. 173-189 Maurice Martin
Abou Darag, dans la montagne de St Antoine.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

« Ruines du bir Abou Darag sur le golfe de Suez » [1]. Comme il est difficilement accessible, je le résume rapidement.

Il comporte une description des lieux puis un essai d'interprétation. En allant de la côte vers la montagne, on peut distinguer trois zones. *a*) Très près de la mer et au bord de la route actuelle, les traces d'un fortin carré et celles, maintenant disparues, d'une construction allongée, orientée d'Ouest en Est, que Wilkinson pensait être une chapelle. *b*) Plus près de la montagne et touchant au puits, se situent les ruines principales; une enceinte de 450 mètres de pourtour contient trois groupes d'habitations, dont deux alignent le long des murs quelques pièces de trois mètres de côté; au sud, un rocher a pu servir de base à une tour; en dehors de cette enceinte, au Nord, on trouve encore l'enclos de ce qui a pu être un jardin. *c*) La troisième zone est celle des gradins de la montagne; sur le premier, très peu élevé, neuf petits habitats irréguliers, assez proches les uns des autres, mais presque indiscernables; au-dessus, isolé sur le premier plateau, un dizième habitat régulier, construit en pierre sèche, avec cinq salles bien visibles; enfin, dans le wadi derrière le puits, les restes d'une curieuse construction à coupole : c'est l'habitation la plus éloignée [2]. La poterie ramassée sur le site serait d'époque romaine tardive mais non de la « période copte » (VI^{e}-VIII^{e} siècles). L'inscription copte, repérée par Wilkinson sur un rocher au nord du puits, est illisible.

Dans l'interprétation de ces vestiges, A. L. Fontaine, comme ses prédécesseurs, admet l'existence d'un poste romain, sans doute destiné à surveiller un parcours secondaire de caravanes nabatéennes qui ont laissé leurs traces le long de la côte des Galalas du Nord. La date la plus tardive des inscriptions d'Abou Darag étant de 266, ce poste écarté pouvait donc être encore en activité au III^{e} siècle. L'église, si c'en était une, et, en tout cas, l'inscription copte obligent à lui juxtaposer ou

F. Bissey et R. Chabot-Morisseau, *Notes de Voyages sur l'ouadi Arabah, ruines de constructions chrétiennes dans les branches Est et Ouest de l'ouadi Hanneba, id.* pp. 155 sq. A.L. Fontaine, *Communication à la neuvième assemblée générale de la Société d'Etudes..., id.* pp. 260 sq. Une présentation d'ensemble enfin par A.L. Fontaine, *Le monachisme copte et la montagne de St. Antoine,* dans *Bulletin de l'Institut d'Etudes Coptes,* 1958, p. 3-30. Si l'on joint un ermitage probable à Bir Qisseib, à 10 klms au sud du wadi Abou Darag, cela ferait cinq sites monastiques au moins pour cette région des Galalas du Nord.

[1] *BSEHGIS,* VI, 1955-56, pp. 55 sq.

[2] Repérée par A.L. Fontaine. En fait, il en existe encore quatre autres plus haut, comme on le verra.

BIFAO 70 (1971), p. 173-189 Maurice Martin
Abou Darag, dans la montagne de St Antoine.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

à lui faire succéder une populations chrétienne. Mais ce serait plutôt un petit village, et qui n'aurait pas subsisté longtemps, car on ne voit pas «un monastère de quelque importance» venant se fonder à partir du IV^e^ siècle dans un lieu si dénué de ressources et de voies de communication facilement praticables [1]. Il aurait fallu qu'il y eût là un « noyau de moines » à demi ermites et « un anachorète d'assez grand rayonnement ... pour grouper des disciples qui auraient été à la base de la fondation d'un monastère après sa mort » : or ils n'ont laissé aucune trace. Seul, donc, le nom d'el Daragi, qui est celui de la montagne, aurait fait penser à associer à ces ruines le souvenir de St. Jean Climaque (Klimax en grec, Daraga en arabe). Ce ne serait pas le seul exemple de la désignation « dêr », couvent, accolé par les bédoins aux ruines d'un fortin dont ils ne comprennent plus la signification [2].

Puisque A.L. Fontaine estime lui-même que ses conclusions sont sujettes à révisions en cas de fouilles ou d'une meilleure connaissance de la région, apportons les éléments nouveaux qui la nécessitent. D'abord, et c'est assez étonnant de la part de ces patients explorateurs qui ont découvert les ermitages si bien cachés du wadi Araba, Fontaine et ses amis n'ont pas parcouru la montagne; or il ne faut pas aller bien loin pour y rencontrer quatre habitations dispersées qui sont indéniablement des ermitages de moines [3]. Deux d'entre eux sont des aménagements d'abri sous roche, deux autres ressemblent trait pour trait à l'habitation décrite

[1] Il y a quelque contradiction dans ces raisons. Le poste romain et, a fortiori, un petit village ont eux aussi besoin de ressources locales ou, si elles ne sont pas assez abondantes, de voies de communication suffisamment praticables. A vrai dire, il semble que ce soit surtout l'absence d'ermitages semblables à ceux du wadi Araba et de ses affluents qui a conduit Fontaine à mettre en doute l'existence d'un monastère à Abou Darag.

[2] Ainsi dêr al 'Atrash, station sur la piste romaine du Mons Porphyrites (cf. G.M. Murray, *The christian settlement at Qattar, BSRGE,* XXIV, pp. 107-114, ou A.L. Tregenza, *The Read Sea mountain of Egypt,* 1935, p. 205); ou, dans la même région, dêr Um Sidri (Tregenza, *id.* p. 115) et dêr Gidami (Bisson de la Roche, *Voyage au djebel Shaïb, BSKGE,* 1927, p. 137). Ainsi encore dêr al Rhanaïm, dans la dépression de Kharga (cf. Legrain, *Etude sur les 'aqabahs, BIE,* 1897, p. 207-208); et bien d'autres...

[3] M. Martin, *l.c.* Lorsque je parcourais wadis et plateaux derrière les ruines, j'ignorais l'article de A.L. Fontaine sur bir Abou Darag et quantité d'autres choses sur la région, ce qui aurait dû me retenir d'écrire alors ces pages : qu'on n'en retienne donc que la description des lieux...

BIFAO 70 (1971), p. 173-189 Maurice Martin
Abou Darag, dans la montagne de St Antoine.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

par Fontaine, isolée sur un piton à la pointe du premier plateau : même mode de construction, même configuration et plan, nombre de pièces identique. L'un des ermitages, orné de nombreuses croix, possède une bonne dizaine d'inscriptions coptes, avec les noms des moines qui y ont passé : les très humbles Apa Memnon, Antoine, Marc, Cosmas ... S'il n'existe d'inscriptions que dans ce seul ermitage, c'est qu'il est aussi le seul à conserver son enduit. On peut donc dire, *sans tenir compte des ruines qui se trouvent au pied de la montagne,* que le site d'Abou Darag comprend d'abord une petite laure de six ermitages dispersés : deux abris sous roche, trois constructions en pierre sèche sur le plateau, et la cellule à coupole avec restes de pièces attenantes [1]. En aucun cas des villageois n'iraient habiter dans la montagne aride, isolés les uns des autres et si loin du puits. Par contre, les cellules ainsi réparties, la distance qui les sépare, le nombre de pièces par cellule, correspondent tout à fait aux habitudes d'une petite colonie semi-érémitique de moines.

A quelle date faire remonter cette laure? Nous n'avons d'autre indication que celles fournies par l'ermitage aux inscriptions. On y a peint une grande croix allongée, posée sur des gradins, ornée de feuillages et entourée d'une couronne : elle semble appartenir à un type courant en Egypte à partir du VI^{e} siècle. Cette cellule a été enduite plusieurs fois, les inscriptions révèlent quatre mains différentes au moins, autant de signes d'une assez longue occupation. Enfin et surtout une des inscriptions coptes a été traduite en arabe, on lit assez distinctement « Ezkor ya Rab ... ». Même si la traduction a été faite par un visiteur de passage, on serait obligé d'admettre que la laure a été connue et fréquentée par des chrétiens à une date assez tardive, qui ne peut remonter plus haut que le VIII^{e} ou le IX^{e} siècle. Nous voici assez loin du V^{e} siècle, date ultime que Fontaine propose pour l'abandon du « village chrétien » [2].

[1] Je ne crois pas que les traces relevées par Fontaine le long du premier gradin de la montagne (*l.c.* p. 61, marquées de *a* à *k* dans le plan) désignent de véritables habitations. Elles sont pratiquement invisibles, Fontaine lui-même dit que les traits qui marquent sur le plan les murs enfouis sont purement conventionnels — alors que le plan des ermitages est parfaitement clair, que tous leurs murs s'élèvent à 1 m., 50 au moins au-dessus du sol. Il s'agirait peut-être d'abris comme les bédouins s'en aménagent souvent au pied d'un rocher en déplaçant quelques blocs...

[2] Cette date repose principalement sur l'analyse du type de poterie; elle a été ramassée assez à l'écart parce que, sans doute, autour du

BIFAO 70 (1971), p. 173-189 Maurice Martin
Abou Darag, dans la montagne de St Antoine.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

S'il y a eu laure dans la montagne — et c'est certain — la petite église de la plaine côtière devient très vraisemblable; Wilkinson, qui a vu cette construction, maintenant disparue, en bien meilleur état que ses successeurs ne l'ont trouvée cent ans après lui, n'a pas dû se tromper. Une laure comprend normalement une église [1]. Et que cette laure ait donné naissance à un monastère, aussi modeste que la laure originelle et aussi pauvre que les ruines actuelles, on peut aussi le penser très légitimement, car c'est une espèce de règle en Moyenne Egypte qu'à une laure succède un monastère [2]. Sans rien changer à la description des ruines donnée par Fontaine, le petit enclos du jardin, la tour, l'alignement de quelques cellules le long des murs l'évoquent assez bien. On ferait volontiers l'hypothèse que les pierres du fortin romain ensablé ont été réemployées comme fondation de l'enceinte en briques crues ... Mais peu importent ces hypothèses, et la pauvreté des ruines ne mérite sans doute aucune fouille qui pourrait les vérifier; de toute façon, le site est monastique, le nom de « dêr al Daragi », ou de « dêr Abou Darag », est justifié.

D'où vient ce nom ? Sicard l'a rapporté à St. Jean Climaque. Par contre, A.L. Fontaine pense qu'il désigne d'abord la montagne, appelée Mont Daraga par Linant de Bellefonds et Wilkinson [3]; mais il se pourrait que leur toponymie dérive ici de la carte de Sicard, ce qui ne nous avancerait guère. En fait, le nom de Climax-Daraga appliqué à cette montagne est bien antérieur à St. Jean Climaque. On trouve en effet dans Orose un « mons Climax » sur la limite de l'Egypte

puits qui a toujours été fréquenté on trouve de tout. La poterie que j'ai vue un peu partout le long des sentiers conduisant aux ermitages et autour d'eux, beaucoup plus grossière, me paraît plus tardive.

[1] Les textes les plus anciens sur le monachisme égyptien sont très clairs sur ce point : voir par exemple dans *Historia Monachorum* la description de la communauté d'Apollo. Les fouilles les plus récentes pratiquées dans deux laures d'Egypte, à Kellia et Esna, ont aussi retrouvé leur églises (S. Sauneron, *Les neuvième et dixième campagnes archéologiques à Esna, BIFAO,* 1969, p. 112).

[2] Aux exemples que j'ai donnés autrefois on pourrait en ajouter bien d'autres (*Laures et Monastères d'Egypte* dans *Mélanges de l'USJ,* Beyrouth, 1966, p. 194); par exemple dêr al amîr Tadros au Gebel Abû Fôda (cf. G. Maspero, *Ruines et paysages d'Egypte,* le Couvent de la poulie), ou, pour une toute autre région, le complexe dêr al Miseikra, dêr al Nasâra et «couvent de Posidonios» (selon J. Doresse, *Monastères coptes aux environs d'Armant en Thébaïde,* dans *Anal. Bol.,* LXVII, 1949, spécialement les pp. 344-346).

[3] A.L. Fontaine, *l.c.*, p. 75 note 1.

BIFAO 70 (1971), p. 173-189 Maurice Martin
Abou Darag, dans la montagne de St Antoine.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

inférieure et de l'Egypte supérieure [1]. Ce «mons Climax» est placé sur la carte d'Ortelius entre la mer Rouge et le Nil, juste au-dessus du mons Troïcus (Toura-Mokattam), au sommet nord de la chaîne arabique [2]. C'est la situation même des monts Attaka et Galalas du Nord. On peut donc faire remonter, en vocabulaire de géographie ancienne de l'Egypte, dêr al Daragi à un monastère ou à une laure du mont Climax ou du mont Daraga. L'étagement en gradin de ses plateaux successifs doit suffire à expliquer l'appellation [3].

[1] Orose, *Historiarum adv. paganos* L. I, *P.L.* XXXI, 679 : «Ægyptus inferior... a meridie (habet) montem qui dicitur Climax et Ægyptum superiorem fluviumque Nilum». Sur Orose, et la célébrité de son Histoire, cf. Amann, *Dictionnaire de Théologie Catholique*, XI. 1602 sq. On notera qu'il a vécu un an auprès de Jérôme, dans le milieu monastique de Bethléem, dont on connaît les liens avec le monachisme égyptien. Ce mons Climax n'a rien de commun avec la localité du même nom signalée dans le nome lybique par Ptolémée, *Géographie* IV, ch. 5, 14, identifiée par Ball (*Egypt in the Classical Geographers*, p. 114) avec la «Qattara pass», et où il faudrait peut-être situer le Climax de l'*Histoire Lausiaque* (ch. 27).

[2] Je me réfère à la carte d'Ortelius parce qu'elle est moderne et s'appuie sur Orose : la mention porte en effet «mons Climax Orosio». Cependant, on trouve le mons Climax bien auparavant, sur la carte-mappemonde du Codex Vat. 6018 : elle est reproduite par Youssouf Kamal, *Monumenta Cartographica* III, n. 528 et, d'après lui, dans les *Itineraria et alia Geographica* (*Corpus Christianorum*, ser. lat. T. 175, p. 456 sq.). Cette carte dépend également d'Orose. Sur la carte d'Ortelius, cf. Munier, *Bibliographie Géographique de l'Egypte*, II, n° 2373 et 2375, ainsi que sa description dans Fontaine, *Monographie...* pp. 61-62. J'ai eu sous les yeux celle qui est intitulée «Ægyptus Antiqua», de 1584. L. Greener, *The discovery of Egypt*, la reproduit parce qu'il la tient pour une des meilleures cartes anciennes d'Egypte. De fait, elle utilise non seulement les données des géographes classiques, grecs et romains, mais aussi les auteurs chrétiens; par exemple, au sud du Maréotis, Ortelius distingue et situe à peu près correctement les Cellules, Scété les monts de Nitrie et de Phermé. Après la carte d'Ortelius et reproduisant la même disposition, il faudrait mentionner la «Choregraphia particularis mansionum eremiticarum in Ægypto», gravée pour l'édition des *Vitae Patrum* de Rosweid en 1626, dans laquelle le mons Climax est simplement remplacé par le «mons Antonii». Cette carte de Rosweid est sans doute la première carte d'Egypte Chrétienne, bien antérieure à celle de Michalet (cf. Munier, *l.c.*, n° 2421, et O. Meinardus, *Atlas of Christian sites in Egypt*, 1962, p. I).

[3] S'il en est ainsi, la seule mention que je connaisse dans un texte «copte» du monastère d'Abou Darag sous le nom de St. Jean Climaque devrait être rapporté à une source occidentale. Elle se trouve dans la continuation de l'*Histoire des Patriarches* de Sawirus ibn al Moqaffa' (*History of the Patriarchs of the Egyptian*

BIFAO 70 (1971), p. 173-189 Maurice Martin
Abou Darag, dans la montagne de St Antoine.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

II. — ESSAI D'EXPLICATION.

L'existence d'une ancienne communauté monastique à Abou Darag pose le même genre de problème que le fortin romain. Celui-ci indique que les traces des caravanes nabatéennes dans la région ne sont pas accidentelles mais suivent un parcours assez stable, entre la mer Rouge et la vallée, pour exiger une surveillance militaire [1]. L'installation d'une laure au même endroit fait certes appel à un autre genre de motivations, du domaine de l'histoire religieuse de la région, mais elles doivent aussi expliquer pourquoi et comment des moines se sont établis ici de façon durable, dans un lieu si écarté et inhospitalier à mi-chemin entre St. Antoine — la « montagne intérieure » de St. Antoine — et Clysma-Qolzoum, l'actuel Suez [2].

Church, tr. and ann. by A. Khater et O.H.E. KHS-Burmester, vol. III part III, p. 328) au milieu d'une liste des monastères abandonnés ou en ruines connus à la fin du XIX[e] siècle. L'auteur de cette partie du manuscrit — selon le Dr. Burmester, ce serait Simaika pacha — doit en avoir tiré connaissance de Sicard ou de ses successeurs. On sait que Jean Climaque est un saint grec et chalcédonien du VII[e] s.; ce n'est pas un bon patronage pour un monastère copte, et il est d'ailleurs absent du synaxaire arabe jacobite. Enfin, Aly Moubarak parle incidemment de la montagne d'Abi Darâgeya et du dêr al Darâg à propos de sa source d'eau douce (*Khitat al Gedîd al Tewfikiyeh*, XII, pp. 70 et 75).

[1] Cf. E. Littman, *l.c.* pp. 26-27. Le parcours nabatéen qui touche Abou Darag rejoindrait la vallée du Nil soit par le wadi Araba, soit en empruntant la Via Hadriana qui, entre Antinoé et la mer Rouge, passe un peu au sud du monastère de St. Paul.

[2] Tant que les monastères de St. Paul et de St. Antoine n'auront pas fait l'objet d'études plus complètes, les sources utilisables dans cette question se trouvent dans : Bruyère, *Clysma Qolzoum-Suez*, Fouilles de l'IFAO, 1966, spécialement pp. 44-47; O. Meinardus, *The monastery of St. Paul in the Eastern Desert*, *BSGE*, XXXIV, 1961, pp. 81-110; et surtout H.R. Feden, *A study of the monastery of St. Anthony in the Eastern Desert*, BFA Cairo, V, 1937 pp. 1-60. A la bibliographie de Feden il faut ajouter au moins Griveau, *Histoire de la conversion des juifs de Tomei*, dans *Revue de l'Orient Chrétien*, XIII, 1908, pp. 298 sq., qui pourrait décrire St. Antoine au VII[e] s. et le *Saint Voyage de Jhérusalem du Seigneur d'Anglure* qui le décrit au XIV[e]. On peut aussi sans doute lui reprocher de compenser la pauvreté des sources sur St. Antoine en supposant dans son histoire un parallélisme avec celle du Wadi Natroun qui, du moins pour les débuts, paraît contestable. Je dois enfin remercier le P. P. Devos, qui a mis à ma disposition la science des Bollandistes sur la montagne de St. Antoine.

BIFAO 70 (1971), p. 173-189 Maurice Martin
Abou Darag, dans la montagne de St Antoine.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

La « montagne intérieure » de St. Antoine est dès l'origine vouée au strict érémitisme. La communauté des disciples d'Antoine se trouve sur le Nil, à la laure de Pispir, mais Antoine, qui veut fuir la foule attirée par sa réputation, se retire seul dans la petite oasis au pied des Galalas du Sud, au fond du wadi Araba. A Pispir, où il revient régulièrement, il rencontre ses visiteurs. Dans le désert intérieur, il n'a accepté que la compagnie de Paul le Simple et, durant la dernière décade de sa vie, deux disciples qui le servent dans son grand âge [1]. La seule voie d'accès à sa retraite paraît être alors le wadi Araba.

Après la mort d'Antoine, en 356, la vocation proprement érémitique de la « montagne d'Antoine » semble durer pour un siècle et peut-être pour deux [2]. On s'en aperçoit dans le cycle des récits concernant Sisoès et Jean Colobos. Sisoès, venant de Scété qu'il trouve trop fréquenté, se réfugie ici après la mort d'Antoine et y habite 72 ans. Il semble bien qu'il y fut la plupart du temps seul avec son disciple, bien que sa réputation de sainteté lui amenât nombre de visiteurs, laïcs ou moines, tel Amoun de Rhaïtou. Si on le voit aller à Pispir parfois, il se rend également à Clysma, où il habitera peut-être durant les dernières années de sa vie et mourra vers 430 [3]. Ces allées et venues le

[1] Sur ces deux disciples et sur les successeurs d'Antoine, on trouvera une longue discussion dans Butler, *The Lausiac History of Palladius* I, pp. 220-225 et dans les *Acta Sanctorum*, § V des notes qui préfacent les vies d'Antoine. Les Bollandistes s'efforcent de distinguer les disciples qui auraient dirigé la communauté de Pispir de ceux qui seraient restés auprès de l'ermitage du wadi Araba après la mort d'Antoine. Cette distinction n'est pas très convaincante car il semble bien, en particulier, que Pityrion, troisième successeur d'Antoine dans la «montagne intérieure» d'après les Bollandistes, vivait en fait à Pispir selon *Historia Monachorum* (trad. Festugière, ch. 15, p. 98). On ne voit guère, dans les conditions de vie de cette époque, une colonie de moines habitant cette oasis petite, isolée et lointaine. Le cycle des récits de Sisoès s'y oppose d'ailleurs. Il est plus vraisemblable de penser que, Antoine mort, la vie religieuse continuera ici comme il l'avait inaugurée, sous forme d'érémitisme. Toutefois, les pèlerinages à la montagne d'Antoine s'organisent tôt; sur l'un d'entre eux, sans doute trois ans après la mort d'Antoine, voir St. Jérôme, *Vie d'Hilarion*, et la note explicative de Rosweid, *Vitæ Patrum*, 1626, p. 90.

[2] La tradition rapportée par Abû Sâleh (*Church and Monasteries*, p. 161) d'un monastère construit dès le temps de l'empereur Julien, c'est-à-dire avant 363, paraît invraisemblable.

[3] Les Apophtegmes concernant la «montagne d'abba Antoine» sont tous liés à la présence de Sisoès, sauf un seul (l'anonyme 145 qui, à vrai dire, met en scène sept

BIFAO 70 (1971), p. 173-189 Maurice Martin
Abou Darag, dans la montagne de St Antoine.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

long de la côte de la mer Rouge montrent que des moines passent alors à Abou Darag ou dans ses environs.

C'est sans doute durant le séjour de Sisoès qu'il convient de placer le pèlerinage de Postumien. Il aurait eu lieu dans les années 400-402. Il intéresse spécialement notre propos car son itinéraire passe par Pispir, le wadi Araba, St. Antoine et St. Paul, et de là le conduit sans doute au Sinaï — peut-être par terre et donc le long de la mer Rouge par la route d'Abou Darag et de Clysma [1].

Vers la fin de la période couverte par le cycle de Sisoès, la vie copte de Jean Colobos le fait émigrer à Clysma, après la première dévastation de Scété en 406 ou 408, puis dans la « montagne du grand Antoine, à un jour de marche de la ville » où il va d'ailleurs de temps à autre opérer des conversions [2]. Un apophtegme

moines). Pour la durée du séjour de Sisoès et sa forme érémitique, voir Sisoès 54, 3, 7, et 8. Les visites d'Amoun de Rhaïtou sont mentionnées en Sisoès 17 et 26; la dernière a lieu à Clysma. Sisoès appartient à ceux qui, dans les Apophtegmes, représentent la deuxième génération des moines d'Egypte, celle qui succède aux grands ancêtres, Antoine, Pacôme, Macaire de Scété, Amoun de Nitrie. Si les Apophtegmes ont bien été «rédigés» par des moines de la troisième génération, et sans doute surtout dans le milieu de Poemen de Scété, aux environs de 450 (cf. Dervas J. Chitty, *The Desert a City*, pp. 67-69), il devient assez significatif que seul Sisoès soit nommé pour la montagne de St. Antoine : c'était «le moine» de cette montagne. De même, les Apophtegmes concernant Clysma sont tous liés à Sisoès : Sisoès 21, 26, 51, auxquels il faut ajouter sans doute Tithoès 5 (Tithoès = Sisoès ?) et certainement Pistos 1. C'est dans une version de ce dernier Apophtegme donné par Rosweid, *o.c.* p. 625) que Clysma devient «l'île de Clysma»; sur l'île de Clysma, son monastère et son église, voir Clédat, *Notes sur l'Isthme de Suez*, *BIFAO*, XXI, p. 179 et Bruyère, *l.c.* pp. 44-47.

[1] Sulpice Sévère, *Dialogues*, *P.L.* XX, ch. I, 17, col. 194. Sur l'historicité du voyage de Postumien cf. Delehaye, *St. Martin et Sulpice Sévère*, dans *Anal. Boll.*, XXXVIII, 1920, pp. 83 sq. et Butler, *l.c.* pp. 231-232. Voici le texte : «je me suis rendu aux deux monastères du Bienheureux Antoine qui, encore aujourd'hui, sont habités par ses disciples. J'ai gagné l'endroit où le Bienheureux Paul, premier ermite, passa sa vie. J'ai vu la mer Rouge. Je suis monté sur les hauteurs du Sinaï...». Ce texte n'est pas très sûr (cf. Delehaye, *La personnalité historique de Paul de Thèbes*, dans *Anal. Bol.*, XLIV, 1926, p. 66) et sa brièveté ne permet guère de commentaires. Aucun monastère n'est signalé à St. Paul. Quant à celui du wadi Araba, comme il en est parlé en même temps que de Pispir, il est difficile de décider si une communauté de moines également nombreuse vit ici et là. On sait que « monastère » signifie à cette époque tout aussi bien couvent que cellule.

[2] Cf. Quatremère, *Mémoires géographiques et historiques sur l'Egypte*, I, pp. 151 sq., utilisant le texte de la *Vie de Jean Colobos*

BIFAO 70 (1971), p. 173-189 Maurice Martin
Abou Darag, dans la montagne de St Antoine.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

qui le met en scène fait justement allusion à ces allées et venues de moines le long de la mer Rouge [1]. Comme Sisoès, Jean Colobos vit en ermite, mais il y a cependant d'autres « saints en cette montagne ».

A ma connaissance, il faudrait attendre ensuite plus d'un siècle pour qu'un texte chrétien nous reparle de ces régions. Vers 570, l'Anonyme de Plaisance connu sous le nom d'Antonin martyr nous retrace son itinéraire, au retour de la Terre Sainte et du Sinaï : il passe à Clysma où, dans la basilique, il vénère les restes de 18 Pères Ermites, puis de là se rend à la grotte et à la source de St. Paul [2]. Il est assez frappant qu'il ne fasse pas le léger détour de la grotte et de la source de St. Antoine, toutes proches; le site de St. Paul était-il alors plus connu comme lieu saint fréquenté ou habité par des moines que St. Antoine lui-même ? ou bien Antonin n'a-t-il pas fait ce pèlerinage parce qu'il pensait vénérer les reliques mêmes de St. Antoine à Alexandrie [3] ? Quoi qu'il en soit, de Clysma à St. Paul il utilise de nouveau ce chemin de la mer où Abou Darag est posé comme une station.

publié par Amélineau, dans *An. du Mus. Guimet*, XXV, 1894, p. 390 sq. (texte semblable dans Nau, *La version syriaque de l'histoire de Jean le Petit, ROC*, XIX, 1914, p. 50; cf. aussi compte-rendu dans *Anal. Bol.*, XXXVIII, 1920, pp. 412-413). Quelques remarques à ce propos. a) Si la distance signalée entre Clysma et l'ermitage de Jean Colobos est exacte, on ne peut le situer aux alentours du monastère de St. Antoine, pour le moins trois fois plus éloigné; il faudrait le placer au sud du gabal ʿAttaka, peut-être vers la source de Al Touareq : cf. Goby, *Les monts ʿAttaka, BSRGE*, XX, 1942, pp. 405 et 412. Abou Darag serait trop loin... b) Dans les récits concernant Jean Colobos, c'est tout le massif montagneux au sud de Suez qui est appelé «montagne de St. Antoine», et non pas seulement la région des Galalas. Le golf de Suez lui-même porte parfois le nom de «golfe de St. Antoine» : cf. Nau, *Les récits inédits du moine Anastase*, dans *Rev. de l'Inst. Catho. de Paris*, XXXV, 1902, p. 36. c) On voit Jean Colobos se bâtir «une cellule en pierre sur le plan de celle de Scété», et cela rappelle les ermitages décrits par Fontaine, ou ceux d'Abou Darag.

[1] *Apophtegmata Patrum*, Jean Colobos 47.

[2] *Itineraria et alia Geographica*, dans *Corpus Christianorum*, series lat. CLXXV, Antonini Placentini itinerarium n° 43 p. 151 et 173. Que l'Anonyme de Plaisance ne parle pas du monastère de St. Antoine semble en tout cas infirmer la tradition qui le ferait remonter, comme Ste. Catherine, à Justinien (556-557); car notre pèlerin a vu le monastère du Sinaï, et il nous parle de la multitude de moines qui l'y ont accueilli; mais rien de tel ici, aucun moine ni monastère n'est signalé par lui. On sait d'ailleurs que Procope, *De aedificiis Justiniani*, ne mentionne pas le monastère de St. Antoine.

[3] *Itineraria...*, *l.c.* pp. 152 et 174. Sur les pérégrinations des reliques supposées de St. Antoine, voir *DHGE* à l'article *Antoine*, pp. 732-733. Elles auraient été transportées à Alexandrie en 561.

BIFAO 70 (1971), p. 173-189 Maurice Martin
Abou Darag, dans la montagne de St Antoine.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Nous en venons enfin aux premiers textes qui mentionnent une communauté monastique organisée à St. Antoine. Dans la vie de St. Jean l'Aumônier, à la ruine de Jérusalem en 614, ce patriarche chalcédonien d'Alexandrie envoie « Anastase, hygoumène de la montagne du grand Antoine » racheter aux Perses leurs captifs chrétiens [1]. C'est à cette époque qu'il faudrait également faire remonter l'origine du récit des juifs convertis à Tomei et qui vont se faire baptiser « au monastère de St. Antoine dans les montagnes de Qolzoum », peu avant la mort du patriarche Andronikos survenue en 622 [2]. A partir de ce moment, les mentions du monastère de St. Antoine, quoique rares encore, deviennent plus fréquentes [3].

Pour notre propos, qui est d'expliquer l'existence d'une très modeste laure ou d'un petit monastère, el Daragi, à mi-chemin entre Suez et St. Antoine, on peut arrêter ici l'enquête sur l'histoire religieuse de la région. On comprend d'abord que la montagne de St. Antoine ne se limite pas aux environs de la petite oasis ou vécut le père des moines. Tout le massif jusqu'à Clysma permet de suivre, dans son souvenir et son aura, la même vocation. Ainsi Jean Colobos établit son ermitage « dans la montagne du grand Antoine » et cependant assez loin du monastère actuel. Où l'une des rares sources du massif donne l'eau nécessaire, un ermite peut s'installer près d'Antoine. Telle est sans doute la première origine des ermitages d'el Daragi, comme de ceux du wadi Araba.

On saisit également une autre raison. La route commerciale des nabatéens est devenue chemin de pèlerinage. On vient consulter Sisoès ou Jean Colobos vivants, puis on veut prier aux lieux où est né le mouvement monastique, où ont

[1] S. Métaphraste, *Vita S. Joannis Eleemosynarii episc.*, dans *Acta Sanct.*, janvier, T. III, p. 132; cette vie est aussi reproduite en *P.G.*, CXIV. Voir également Delehaye, *Une vie inédite de St. Jean l'Aumônier*, dans *Anal. Bol.*, XLV, 1927, p. 23.

[2] Griveau, *Histoire de la conversion des juifs habitant la ville de Tomei...*, *ROC*, XIII, 1908, pp. 298 sq. Dans ce récit, le monastère apparaît comme monophysite. Il ne faut sans doute pas, comme le fait Feden, imaginer une époque où St. Antoine aurait été chalcédonien ou grec, d'après le seul fait du choix par Jean l'Aumônier d'un abbé du monastère pour porter des secours à Jérusalem. Dans la même délégation se trouvait également un abbé de l'Ennaton, centre farouchement monophysite. Sur la position très spéciale de Jean l'Aumônier dans l'église copte, cf. J. Maspero, *Histoire des Patriarches d'Alexandrie*, pp. 327-328.

[3] Feden, *l.c.*, en relève dix, y compris la notice d'Abû Sâleh, entre 685 et 1484, date de la ruine et de l'abandon temporaire du monastère.

BIFAO 70 (1971), p. 173-189 Maurice Martin
Abou Darag, dans la montagne de St Antoine.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

vécu les premiers Pères. Une voie stable est ainsi frayée, le long de laquelle le pèlerin très souvent moine lui-même, va de monastère en monastère. Sur le rude chemin de St. Antoine, el Daragi est l'endroit rêvé pour une station de ce genre, quand on vient du Sinaï ou de Palestine par Clysma [1].

Que ce chemin le long de la mer soit difficile, cela importe moins à des pèlerins qu'à une caravane commerciale; un sentier peut suffire pour ce trafic plus occasionnel, ou même pour celui, plus régulier, qui ravitaille les moines et emporte au marché le produit de leur travail [2]. Ce trafic, et donc l'utilité des stations, augmentera lorsque la montagne de St. Antoine sera plus peuplée, c'est-à-dire au moment où se constitue le monastère de St. Antoine; on a vu que ce n'était sans doute pas avant la fin du VI[e] siècle : c'est aussi la date assez tardive que semblent indiquer les ermitages d'Abou Darag.

* * *

Pour conclure cette trop longue étude d'un site monastique secondaire, j'expliciterai simplement les hypothèses de travail qui l'ont motivée. Il me semble qu'il faut d'abord tenir compte de l'originalité possible de chaque « unité monastique », surtout en Egypte où la liberté qui préside à toute invention — et ici

[1] Clysma est un des lieux où, dès l'antiquité chrétienne, on vénère le passage de la Mer Rouge par les Hébreux; ainsi fit Ethérie au début du V[e] s., et l'Anonyme de Plaisance. Voir sur ces pèlerinages l'introduction à l'édition du «*Journal de voyage*» d'Ethérie pour Sources Chrétiennes, spécialement pp. 18 sqq.

[2] Fourteau, *l.c.*, signale qu'en 1900 les joncs des marécages de Sokhna étaient recherchés par les fabricants de nattes du Caire; il se peut que ces joncs aient déjà été utilisés, dans un de leurs travaux traditionnels, par les moines de la montagne de St. Antoine. J. Daumas et Ch. Laroche, *Ascension du Gebel Lahram*, *BSEHGIS*, I, 1947, signalent un parcours — ou des parcours — de sentiers continu entre Sokhna et Abou Darag *par la montagne :* ils empruntent le wadi Goueiba, le wadi Nooze, le plateau et la branche sud du wadi Abou Darag. Il se peut que des «voyageurs légers» aient emprunté ce chemin dès l'antiquité pour éviter les bords de mer si difficiles après Sokhna. Selon ce même article, presqu'à mi-chemin du parcours on rencontre «un point d'eau très important, bir al Main, belle source située au fond d'un amphithéâtre de falaises verticales où poussent quelques palmiers et où l'on trouve des *ruines d'habitation*». Si ces ruines ressemblent à celles d'Abou Darag ou du wadi Araba, on pourrait y soupçonner encore un site monastique de la montagne de St. Antoine, et une station sur la voie du pèlerinage.

BIFAO 70 (1971), p. 173-189 Maurice Martin
Abou Darag, dans la montagne de St Antoine.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

celle de la vie religieuse — a été renforcée par un individualisme souvent souligné [1]. Or la montagne de St. Antoine nous livre, d'ermitages isolés et très isolés, un nombre relativement grand par rapport à ceux que l'on connaît actuellement en Egypte [2]. Quant à la petite laure d'Abou Darag elle-même, le groupement des cellules, un des plus lâches que je connaisse, la grande distance qui sépare certaines d'entre elles et leur répartition dans des wadis ou sur des plateaux différents, sans tenir compte de ce qu'elles n'ont peut-être pas été toutes habitées en même temps, ont fait de leurs habitants des quasi-ermites. Il fallait souligner cet érémitisme assez strict, en quelque sorte géographique, c'est-à-dire imposé par le relief et la dispersion des points d'eau, de la montagne de St. Antoine.

Telle est également l'image que nous livre de la montagne de St. Antoine son histoire religieuse. A l'origine, rien de comparable à ce qui a pu se passer aux environs d'Alexandrie autour de l'Ennaton, à Nitrie, aux Cellules, à Scété, auprès d'Apollo à Baouit, dans la région d'Antinoé et d'Assiout, partout où l'on voit des laures nombreuses et très visitées se grouper rapidement autour d'ascètes de renom. Ici, au contraire, dès le début, Antoine vit seul, et ses successeurs semblent faire de même : ce sont des ascètes qui fuient les laures pour une anachorèse plus stricte. La montagne de St. Antoine, père des moines mais lui-même anachorète, paraît être consacrée alors par son souvenir à cette vie exceptionnelle [3].

[1] Ainsi Butler, *The Lausiac History*, I, p. 237, parle de l'individualisme si fortement marqué dans le monachisme égyptien.

[2] Cf. W. Fl. Petrie, *Tombs of the Courtiers and Oxyrhinkos*, ch. 8, «A coptic hermitage at Abydos, by Lady Petrie». Un autre ermitage a été fouillé par l'Egypt Exploration Fund près d'Armant, à Kola al Hamra : cf. *Chronique d'Egypte* n° 24, 1937, p. 172 et Mond and Myers, *Cemeteries of Armant* II. On peut encore mentionner l'ermitage décrit par Sayce (Recueil de Travaux... XIII, 1890, *Gleanings from the Land of Egypt*, § 1, p. 65) en face de Girga.

[3] Ceci pose le problème de l'origine du couvent actuel de St. Antoine, de la date à laquelle il s'est constitué. On est, dans ce domaine réduit aux hypothèses, à partir de deux faits bien établis : la présence de St. Antoine au IV^{e} s., la liaison du site avec Pispir et *Scété*, d'où viennent Sisoès et Jean Colobos. On voit, au début du VII^{e} s., un monastère, celui de Samuel de Kalamoun, s'établir avec un groupe transfuge de Scété dans un lieu tout à fait semblable et déjà consacré à la vie érémitique; il se pourrait que le monastère de St. Antoine se soit formé vers la même époque et pour la même raison. Quant aux murailles qui l'entourent, elles sont, sans doute, bien postérieures : voir H. Torp, *Murs d'enceinte des monastères coptes primitifs et couvents-forteresses*, dans *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire*, 76, 1964, pp. 173-200.

BIFAO 70 (1971), p. 173-189 Maurice Martin
Abou Darag, dans la montagne de St Antoine.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Ceci expliquerait la rareté des récits, ou des allusions, relatifs à son histoire ancienne. Il est en tout cas nécessaire de vérifier la concordance des données, textes d'un côté, ermitages de l'autre. Même en admettant dans les textes une surévaluation de la vie proprement érémitique, elle a bien existé et il importe d'en reconnaître les traces.

Enfin, dans la recherche de ces traces il est sans doute possible de suivre un fil conducteur, le chemin même que prend l'ascète qui veut s'isoler. On ne l'imagine guère, malgré la légende, parcourant le désert à l'aventure et trouvant par hasard un gîte à sa convenance. L'histoire d'Antoine qui, à Pispir, se joint à une caravane gagnant la mer Rouge par le wadi Araba, est exemplaire; il s'est fixé le long de la piste, à une station bien connue des caravaniers, où un minimum de passages et d'échanges lui permettra ensuite de vivre [1]. Ainsi fera Sisoès. Telle est sans doute également l'origine d'el Daragi, sur l'ancien parcours nabatéen. Une voie qui est tombée en relative désuétude peut même fournir au projet de l'ermite au moyen idéal de réalisation, ce dont témoignent également d'autres lieux que ceux de cette étude [2]. C'est ainsi que la trace abandonnée par l'histoire sur la face du pays peut revivre au service d'une fonction nouvelle : l'ancienne voie commerciale suivie par un ascète qui s'isole devient ensuite voie de pèlerinage.

[1] St. Athanase, *Vie de St. Antoine*, § 49-50 : «La voix lui dit 'Si tu veux vraiment être ermite, va dans le désert intérieur'. Antoine reprit '*Qui me montrera la route?* Je ne la sais pas'. Aussitôt la voix lui indiqua des Sarrazins prêts à ce voyage. Antoine alla les trouver... il fit route avec eux». Et, plus tard, quand il vit dans son ermitage, «les Sarrazins exprès passaient par là et lui portaient du pain avec joie». (Trad. A. Hammam).

[2] Je pense spécialement aux ermites signalés à Porphyrion par Jean Moschus (*Pré Spirituel*, ch. 124) et peut-être déjà par Cassien (*Conférences* XXIV 4), que Murray (*l.c.* p. 107-114) et D. Meredith (*l.c.* p. 110) situent sur la voie du Mons Porphyrites. A l'ouest d'Abydos, assez loin dans la montagne, se trouve une laure le long du Darb al Guir, piste qui conduit aux oasis de Kharga et de Dakhla : voir Daressy, *Exploration archéologique de la montagne d'Abydos*, *BIE*, 1898, pp. 282-284. A l'est d'Akhmim, dans le désert arabique, une route ancienne, signalée sur la carte d'Egypte de Linant de Bellefonds, reliait autrefois cette ville à Cosseir sur la mer Rouge : elle emprunte le wadi Bir al ʿAïn, passe sous le dêr al-Madûdi — également appelé «couvent des Sept-Montagnes» — puis traverse une laure et, à 3 h. de marche sur le plateau, rencontre encore un dêr nommé Karkas par Makrîzî (Quatremère, *Mémoires géographiques et historiques sur l'Egypte*, I, p. 451) et dêr Ascaros Siclavios par les habitants d'Akhmim selon le père Michel Jullien.

BIFAO 70 (1971), p. 173-189 Maurice Martin
Abou Darag, dans la montagne de St Antoine.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

BIBLIOGRAPHIE DU MONASTÈRE D'ABOU DARAG

Aly Moubarak, *Khitat al gedîd al Tewfikiyeh,* XII, pp. 70 et 75.

A. L. Fontaine, *Les ruines du bir Abou Darag sur le golfe de Suez,* dans *Bulletin de la Société d'Etudes Historiques et Géographiques de l'Isthme de Suez,* VI, 1955-56, p. 55 sq.

A. Fourteau, *Voyage dans la partie septentrionale du désert arabique,* dans *Bulletin de la Société Khédiviale de Géographie,* V, 1900, pp. 517 sq.

History of the Patriarchs of the Egyptian Church, vol. III, part III, p. 329.

E. Littman, *Nabatean inscriptions from Egypt,* dans *Bulletin of the School of Oriental and African Studies,* XV, 1953, pp. 1-28. (Exploitation des notes de G. Wilkinson).

M. Martin, *Les ermitages d'Abou Darag,* dans *Bulletin de la Société d'Archéologie Copte,* XVIII, 1966, pp. 139 sq.

O. Meinardus, *Christian Egypt Ancient and Modern,* pp. 364-365.

D. Meredith, *The roman remains in the Eastern Desert of Egypt,* dans *Journal of Egyptian Archeology,* XXXVIII, 1952, p. 106.

C. H. O. Scaife, *Further notes on Myos Hormos . . . and some ruins at Abou Darag,* dans *Bulletin of the Faculty of Arts,* Cairo, IV, 1936, pp. 63-64.

Linant de Bellefonds, *Mémoires sur les principaux travaux d'utilité publique exécutés en Egypte,* p. 93.

BIFAO 70 (1971), p. 173-189 Maurice Martin
Abou Darag, dans la montagne de St Antoine.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net